

# Perspectives Ecologiques

## Août 2020 - Phénoménologie du déferlement numérique<sup>1</sup>

Un hôtel au charme un peu désuet dans le centre ancien d'une petite ville au bord de la Moselle, au pied des Vosges. Un effort permanent de mise à niveau des prestations n'a pas, pour l'heure, oblitéré le cadre et le décor d'origine. Si l'aménagement des chambres est parfaitement au goût du jour, les parties communes évoquent encore l'ambiance ancienne de l'établissement. Mais l'hôtel sera prochainement fermé pour une période prolongée de travaux, la mise aux normes imposant notamment le remplacement complet de l'ascenseur central.

L'accès illimité au wifi est annoncé dès le hall d'entrée. Sur mon ordinateur, la liste des réseaux wifi disponibles indique, outre deux réseaux propres à l'établissement, trois autres réseaux voisins avec toutes les barrettes, et deux ou trois autres encore de moins bonne réception. Le début de soirée se déroule de façon anodine, mais à l'heure du coucher, ma sensation de fièvre interne se manifeste brutalement. Il y a d'abord ce nœud de tension dans les muscles au bas de la nuque. Puis, très nettement, le cœur qui se met à battre en sursaut, et je sens le sang qui pulse dans l'artère jusqu'à la base du cerveau. Pas de migraine à proprement parler, mais seulement une sensation sourde et tenace, vaguement inquiétante, sur la face arrière du sinus droit. L'ensemble du corps est dans un état de tension. Impossible d'établir un rythme respiratoire lent et puissant, même en insistant pour provoquer une respiration profonde accentuée par le gonflement de l'abdomen. Une sorte de grésillement interne généralisé, de faible amplitude certes, mais incontrôlable, comparable à l'énerverment que procure un excès de caféine. C'est une chose, pendant la journée, d'avoir l'impression que l'on vient d'avalier plusieurs expressos à la suite - on peut se donner des exutoires à l'excitation correspondante. C'en est une autre que se trouver dans cet état au moment de poser la tête sur l'oreiller, et quand il est déjà presque minuit.

Une heure plus tard, la sensation de malaise général ne s'est pas estompée, bien au contraire. Je passe quelques vêtements, sors de l'hôtel et vais m'installer dans mon véhicule garé à quelques centaines de mètres de là, sur le terre-plein central d'un des boulevards de la ville. Quasiment aucune circulation à cette heure avancée, mais l'éclairage public est généreux, et le dossier du siège inconfortable quelle que soit l'inclinaison qu'on lui donne. Au bout d'une demi-heure, mon état de veille forcée ne s'est aucunement amélioré. Je me dis que, même en plein milieu de ce boulevard, je reste sans doute exposé

---

<sup>1</sup> Le texte qui suit rebondit sur le chapitre 11 du livre *Etre Forêts* de Jean-Baptiste Vidalou, chapitre intitulé *Phénoménologie d'une infrastructure*.

aux pulsations "plein pot" d'une demi-douzaine de sources wifi. Je retourne à l'hôtel, finis par m'endormir un peu après deux heures du matin, et me réveille d'un bloc à cinq heures, toujours dans le même état, entre *alerte* et *en alerte*.

On est presque à l'été, et la région connaît son premier épisode de chaleur. Le jour est déjà levé, et la journée s'annonce radieuse. La chambre s'éclaire peu à peu d'une douce lumière. Le moment pourrait être parfait. Il y a parfois si peu entre l'extase et l'enfer. Un vague souvenir me revient d'un passage de Nietzsche où il remarque que, depuis des siècles, la marche de la civilisation vers le progrès s'accompagne de la *disparition de quantités colossales de joie*. J'ai encore deux nuits d'hôtel devant moi. Quel va être l'effet sur mon tonus général, sur mon système immunitaire, sur mon espérance de vie, de cette excursion de quelques jours que j'avais envisagée comme un moment de ressourcement? J'essaie d'examiner les options qui se présentent et leurs ramifications. Dois-je subir et supporter tout cela pendant encore deux nuits, en me promettant de ne plus jamais, par la suite, mettre les pieds dans un hôtel, et d'éviter à tout prix les centre-ville? Ou faut-il rassembler mon courage et mettre dès à présent les pieds dans le plat: annoncer à la réception que j'écourte mon séjour, m'en expliquer, montrer du doigt le booster wifi que j'ai repéré dans le couloir juste en face de la porte de ma chambre, et partir acheter une tente et un sac de couchage pour la suite de mon séjour? Si je fais comme si de rien n'était, j'aurai a posteriori la satisfaction d'être resté stoïque face à l'adversité, et je me serai constitué, à n'en pas douter, la motivation pour renoncer définitivement à la fréquentation des hôtels. A l'inverse, si je fais dès ce matin mon "coming out" en tant qu'électrosensible, je contribue, même si c'est de façon minuscule, à la reconnaissance publique de cette problématique environnementale, et c'est ainsi un geste de solidarité avec tous ceux qui en sont affectés, souvent bien plus gravement que moi.

C'est tout en proie à ce dilemme que, sept heures du matin ayant sonné au clocher voisin, je me présente dans la salle encore déserte du petit déjeuner. La pièce est claire, sobre, fonctionnelle. Comme dans le reste des parties communes de l'hôtel, les éléments du décor trahissent une hésitation entre tradition et modernité. Un meuble à étagères genre IKEA est adossé à un lambris mural style ferme de montagne. Aux murs, un alignement de vues anciennes du centre ville, façon sépia, est prolongé par une immense photo d'un cheval lancé en pleine course, puis par un écran plat tout noir avec sa petite veilleuse rouge à l'angle en bas à gauche. Si j'avais voulu revenir dans cet hôtel, plusieurs années après un premier séjour, c'était notamment pour le goût si particulier du café qu'on y servait, le matin, dans des petites cruches de porcelaine blanche, et dont l'odeur s'exhalait depuis l'office adjacent à la salle. Mais entre temps, cafetières, cruches et parfums ont été remplacés par une énorme machine en self-service, à choix multiples, dont l'écran de contrôle clignote en bleu fluo, qui émet des petits couinements comparables à ceux de l'aspirateur dans les Télétubbies, et qui je présume concocte exactement le même café ici que dans des milliers d'autres établissements dans le monde.

Seul dans la salle, je vois bientôt venir à ma rencontre le majordome, que j'avais eu coutume de croiser déjà lors de mon séjour précédent, il y a trois ans. Cet homme d'âge mûr porte des lunettes un peu épaisses qui renforcent son air général de sérieux. Il assure le service de nuit, depuis la fermeture de la porte d'entrée à 22h (seuls les clients ont alors la clé) jusqu'à la fin du petit déjeuner en milieu de matinée. Je suppose qu'il a l'occasion d'au moins sommeiller pendant une bonne partie de la nuit, car je

le trouve, ce matin comme à l'accoutumée, parfaitement alerte et diligent. Son accent local prononcé suggère un fort ancrage dans le terroir vosgien, mais il s'exprime et se comporte avec la plus grande aisance avec les visiteurs et y compris les étrangers. Il est affable à l'extrême, mais sans aucune obséquiosité. Surtout, on le sent extrêmement attentif et concentré dans chacun de ses gestes, et comme entièrement dévoué à sa mission. Je retrouverai bientôt chez lui un aspect remarquable du personnage, à savoir, sa façon de clôturer chaque interaction avec la clientèle, la moindre demande de renseignement, le moindre brin de conversation, par la formule "*On est à votre service, Monsieur*", ou "*On est à votre service, Madame*".

Au petit déjeuner, il épie sans discrétion particulière chaque passage du client au buffet, d'une façon qui peut être ressentie tout d'abord comme culpabilisante, jusqu'à ce qu'on comprenne qu'il n'y a là aucune autre intention de sa part que de maintenir le buffet parfaitement fourni en réapprovisionnant promptement ce qu'on vient d'y prélever. Attachant personnage, fait d'un étonnant mélange de dignité et d'humilité, et tout à la fois chaleureux et réservé.

Dans ce contexte du service du petit déjeuner, j'ai un peu du mal à m'envisager annonçant séance tenante à mon majordome qu'il a devant lui un électrosensible, qu'avec son wifi omniprésent et tonitruant, je viens de dormir tout au plus trois heures, et qu'il veuille bien préparer ma note, car ce soir j'ai prévu d'aller dormir au camping. Tout à mes tergiversations, je suis loin de m'attendre à ce que ce soit lui qui, de fait, aborde le sujet! Est-ce que j'ai eu des difficultés avec Internet, comme cet autre client qui est venu le trouver, passées 23h, parce qu'il n'arrivait pas à se connecter. Pris ainsi à brûle pourpoint, je n'ai pas le temps de répliquer que non seulement je n'ai eu aucun problème de connexion, mais que j'aurais plutôt, en fait, pour ainsi dire, un problème général de déconnexion.

Car cette entrée en matière de sa part, concernant le client d'hier soir à 23h, semble simplement avoir eu pour effet de libérer sa parole, et d'ouvrir les vannes de sa hantise de tout ce qui touche à l'informatique, et du ressentiment correspondant. Du coup c'est lui qui, de façon stupéfiante compte tenu du caractère foncièrement réservé du personnage, fait son coming out, et donne libre expression à tous ses griefs. Car vous comprenez, un coup ça marche, un coup ça ne marche pas. Quand ça ne marche pas, on ne sait jamais quoi faire, encore moins en dehors des heures ouvrables du prestataire de support technique. Du coup il en est venu au point d'essayer de sortir les factures des clients en partance la veille au soir, de peur que le système tombe en panne ou que l'imprimante se bloque le matin même de leur départ. Eh oui, Monsieur, vous imaginez bien, je pense, le stress de se retrouver avec des gens au checkout, valises à la main dans le hall d'entrée, et lui infoutu de leur présenter leur note. Et les AVC, Monsieur, poursuit-il, vous avez vu le nombre de gens qui font des AVC aujourd'hui, c'est une catastrophe.

Le renversement de situation est complet. Moi qui venait de descendre au petit déjeuner paralysé à l'idée de devoir faire état de mon électrosensibilité à un majordome que j'imaginai volontiers, avec son apparence somme toute débonnaire, être un techno-béat largement immune à toutes les nuisances auxquelles le progrès en marche puisse l'exposer, me voici maintenant presque au chevet d'un homme

vulnérable qui établit un lien de causalité certain entre l'exposition aux technologies du numérique et la recrudescence des accidents vasculaires. Bien sûr, sa lamentation renforce ma propre détestation de cet environnement qui l'un et l'autre nous accable. Mais je trouve aussi une certaine consolation à avoir en face de moi quelqu'un avec qui je puisse fraterniser dans l'adversité. En proie à ces émotions divergentes, je me limite à accompagner mon interlocuteur dans l'expression de ses doléances, et à abonder sans effort dans son sens.

Ainsi, au fil de ses paroles, mes yeux s'ouvrent sur la dignité de ce majordome, fidèle à son poste, diligent dans sa fonction, attentif à la clientèle, nuit après nuit, année après année, et tout cela en dépit d'un environnement et de conditions de travail qui ne lui conviennent pas, et qui progressivement le minent. Et même s'il n'est sans doute pas très loin de l'âge de la retraite, il n'a pas pour l'instant, lui, l'option luxueuse d'aller passer ses nuits prochaines dans un camping.

Je le croise à nouveau au moment de remonter dans ma chambre, et tombe d'accord avec lui qu'un jour on reviendra au papier. On sera obligés, tout simplement. Car il y en a marre, Monsieur, il y en a vraiment marre. Allez, bonne journée. *On est à votre service, Monsieur.*

Perspectives Ecologiques, le 29 août 2020

\*\*\*